

La Confusion des temps

Auteur : Brigitte DUBICKI

1^{er} roman

Collection : élan d'elles



CONTACT :

Elan Sud, Corinne Niederhoffer
233 rue de Rome, 84100 Orange

Tél : 04 90 70 78 78

Courriel : elansud@orange.fr

DILICOM — gencod : 301 243 208 00 14

Page de l'auteur:

<http://elansud.fr/dubicki>

Mots clés de ce roman :

condition des femmes, migrations, relations entre générations, mémoire, Algérie, colonies, Alzheimer, transmission.

Brigitte DUBICKI :



Brigitte Dubicki

Après une carrière auprès d'enfants en difficulté, elle est aujourd'hui psychologue, et se consacre à la recherche en ethno-psychiatrie. Elle travaille avec des familles dont l'histoire est en lien avec la migration

éditions
Elan Sud
Littérature générale - elansud.com

Brigitte DUBICKI

La Confusion des temps



élan d'elles
Elan Sud

Parution : mai 2019

Format : 12 X 21 cm

Roman, 256 pages

Prix : 18 €

EAN : 9782911137662

Une famille d'origine espagnole s'installe en Algérie au début du xix^e siècle. Suivent trois générations de femmes marquées par une vie de labeur.

Un siècle plus tard, en France, Luisa ne se souvient plus de son présent, mais son esprit se promène toujours dans les oliviers et les dunes, s'enivre du parfum des orangers et du jasmin, et espère encore l'amour de Théo parti trop tôt. Sa fille Alice l'accompagne sur les traces du passé avant que le vent du désert ne les efface.

Prix première chance 2019, ce roman aborde la condition de la femme à travers le temps et le déracinement des familles contraintes de quitter leur pays de naissance.

[Extrait pages suivantes](#)

La lumière inondait les rues d'Oran, la fière. La vierge, blanche et protectrice, celle des récits de Luisa, était bien là, érigée au sommet de la colline pour arrêter la terrible épidémie de choléra du siècle passé.

C'était mon premier voyage en Algérie. Je pensais à ma mère restée en France, au Rave-nale, alors que j'allais à la découverte de cet endroit qui l'avait vue grandir et devenir une jeune femme. Mes seules images étaient de vieilles cartes postales en noir et blanc, ou aux couleurs passées, floues. Les boulevards déversaient des flots de voitures crachant leur panache de fumée grise, le klaxon des camions se mêlait aux sirènes des bateaux arrivant au port. Les immeubles aux façades de pierres ocre, serrés tout autour de l'avenue, longeaient la Méditerranée. Les palmiers participaient avec allégresse à ce portrait lumineux. Je reconnaissais les cactus, les bougainvillées, les phœnix aux palmes gris-bleu, les dattiers, les palmiers nains, les plumbagos bleu azur, les lantanas ruisselants de grappes orangées, jaunes et roses. Ces chemins bordés d'agaves et de solanum que ma mère tentait de reproduire année après année. Je comprenais enfin pourquoi, pourquoi cette nostalgie de lumière, ce désir de couleurs, de saveurs fortes et épicées. Je me mêlai à la foule avec bonheur, j'étais revenue chez moi, au pays des récits de mon enfance.

Je décidai de partir immédiatement à Hammam Bou Hadjar, le village où ma mère était née, de nombreuses années auparavant. Il fallait que j'y aille tout de suite. Il fallait que je le voie enfin, que j'accorde mes constructions imaginaires aux événements qui se déroulaient sous mes yeux.

Un chauffeur de taxi s'approcha de moi et me demanda d'une voix douce où je voulais aller.

« Hammam Bou Hadjar, c'est possible ?

— Ah ! Le joli village ! Vous allez aux thermes ? C'est très bon pour la santé, là-bas ! Venez, on part tout de suite ! Vous connaissez déjà ? Déjà venue ?

— Non, jamais... mais ma mère est née là-bas. Je voulais voir son village et j'aimerais trouver sa maison.

— Comment elle s'appelle ? Peut-être je pourrais vous aider, moi je connais beaucoup de monde !

— Luisa, elle s'appelle Luisa.

— Ah ! C'est joli, Luisa, mais je connais pas. Ça fait longtemps, non ?

— Oui. Vraiment longtemps... »

J'empruntais enfin cette route. Je tentais une dernière fois de maintenir les images que j'avais créées pour les comparer avec ce qui s'offrait à mon regard. Mais la réalité devint plus forte et balaya tout. Des plaines bordées de cyprès, de longs chemins rectilignes menant à des fermes aux toits bien rouges, des porches bâtis au milieu de nulle part. Des forêts d'eucalyptus alternaient avec des champs d'oliviers, des mimosas des quatre saisons, des caroubiers aux troncs arqués, des poivriers et leurs fruits rouges, les feuilles vertes des orangers protégeant leurs fruits aux rondeurs parfaites. Les hibiscus surveillaient les rangs de vigne. Les couleurs étaient reines, rouge de la terre et bleu du ciel, vert des champs semés d'orange, gris argenté et blanc nuage. La montagne au fond longea la plaine, la mer à droite renvoyait tous les éclats de cette terre gorgée de nourriture. Plus au sud, le vert sombre des marécages de la sebkha d'Oran, envoûtante, aux contours secrets. À un carrefour, le chauffeur s'engouffra vers la droite, suivant le panneau « Hammam Bou Hadjar, 9 km ». Il faisait déjà très chaud alors que le calendrier affichait le mois de mars, quelques nuages jouaient au-dessus de nos têtes. Les premières maisons apparurent. Le chauffeur me déposa sur une place noyée d'une lumière éclatante.

Était-ce là que ma mère avait vécu, là qu'elle était née, sous cette chaleur quasi étouffante, dans ces rues étroites et jonchées de déchets ? Le Petit Vichy, le jardin public, un rocher aux eaux sombres, mêlées de terre, la Maison de la jeunesse aux murs décrépis, les terrasses des

cafés remplies d'hommes en capuche, aux babouches jaunes, sirotant leur thé, les bougainvillées aux couleurs chaudes, grimant le long des murs, les palmiers à la longue chevelure tombante, les mandariniers, les cactus dans des bacs de terre rouge...

C'était le moment d'aller à la recherche de la maison. Le moment de trouver cet endroit que je ne connaissais qu'au prisme des images tannées par le temps. J'ouvris un petit carnet pour y lire le plan dessiné par ma mère d'une main tremblante, avant mon départ, dans sa chambre aux murs bleu pâle, au sein d'une maison qui n'était pas la sienne, une maison pour vieux, disait-elle dans un sourire.

« Tu vois, ce sera là-bas, après les deux eucalyptus ! Tu tournes à gauche et c'est la maison avec un grand porche marron foncé, un portail vert. À côté, il y a la fenêtre de la salle à manger, avec des barreaux. C'est facile ! »

Tout autour de moi, les eucalyptus envahissaient les trottoirs. Ils ornaient, fiers et audacieux, les rues et les chemins. Où pouvaient donc être ces deux-là, ceux du souvenir de Luisa ? Ces souvenirs qui devenaient de plus en plus difficiles à atteindre.

Elle est pâle. Luisa a fermé les yeux, le menton abaissé vers son énorme poitrine. Le monde a disparu, emporté par le poids de ses paupières. Son odeur remplit la chambre aux murs d'un bleu délavé, les rideaux refermés sur la pénombre entretiennent une atmosphère lourde, les quelques objets épars, insignifiants, crient le désir de partir de cette prison. Sa main pend au bord du lit, immobile. J'en reconnais chaque pli, chaque tache sombre.

Des images se faufilent, furtives. Je revois ses doigts minces me montrer des chemins, caresser mes joues, inventer des milliers de mondes devant mes yeux d'enfant, tissant chaque jour un bout de vie, jusqu'à ce moment. Longs et souples, plissés par le temps, ils ont été usés par les années de labeur ici et là-bas, de l'autre côté de la mer.

Son visage blanc ne bouge plus. Le visage de Luisa est fin, sa peau à peine ridée, et ses cheveux bouclés, jadis très bruns, laissent apparaître de grandes mèches blanches. Un mince filet de respiration chemine entre ses lèvres pincées. Un sursaut, un mouvement léger, ses yeux s'ouvrent brusquement, couleur d'automne. Un battement de cils, le regard vide et lointain, la main s'agite lourdement et retombe inerte sur le drap.

« Maman, tu m'entends ? »

— Alice ?... Tu es là, tu es revenue ? Tu as vu maman ? »

Ses lèvres se referment. Les mots semblent ne plus pouvoir se frayer de passage dans cette bouche autrefois si bavarde. Aujourd'hui, pour la première fois, elle ne me répond pas. Seul un haussement de sourcil agacé. Où est partie ma mère ? Elle qui était si présente, si aimante, si puissante, n'est plus qu'un amas de chair posé sur un lit.

Les mots ne sont plus et, subitement, ils manquent.

1933

« Luisa, où es-tu ? C'est l'heure d'aller à l'école. Tu pars avec Suzanne, elle t'attend. Attention au boulevard, ne vous arrêtez surtout pas ! »

La petite fille remplit son cartable, vérifie si elle n'a rien oublié.

« Oui, maman ! », répond Luisa en prenant la main de sa sœur dans la sienne.

Le boulevard bordé de palmiers espacés au centimètre près ; les massifs fleuris, les enfants débraillés qui hurlent des insultes en arabe et partent se cacher en riant ; les vieux qui sommeillent au bord du chemin, les femmes qui balaient devant leur porte, un foulard coloré cachant leur chevelure, les hommes devant leur thé à la menthe à la terrasse des cafés. Le soleil brille, éclaire de vie les rues d'Hammam Bou Hadjar.

Encore une journée d'école. C'est le jour de la remise des devoirs de français. Luisa tremble.